

Il était une fois...

Conte à l'adresse de la jeunesse de mon pays

CHARLES GAGNON¹

Il était une fois dans le Québec d'après Maurice Duplessis des jeunes gens, filles et garçons, qui rêvaient d'une société complètement transformée. Ils ne voulaient plus entendre parler de pauvreté, de discrimination, d'autoritarisme parental, scolaire, patronal ou étatique. Ils voulaient une société de justice, de plus grande égalité, de partage, de solidarité. Ils avaient eu vent que leurs parents avaient vécu des jours très difficiles dans les années 1930, celles de la grande crise. Ils avaient entendu parler du fascisme et du stalinisme, des horreurs de la Deuxième Guerre mondiale, de l'Holocauste, des bombes atomiques lancées sur Hiroshima et Nagasaki. Ils étaient témoins de la crise existentielle que le cumul de ces événements tragiques avait provoquée — et continuait d'entretenir — dans la conscience occidentale, européenne principalement, et des débats qu'elle suscitait entre libéraux, conservateurs, chrétiens, communistes, existentialistes... autour de la définition d'un nouvel humanisme.

En même temps, ils avaient pu constater que les années de l'après-guerre avaient remis l'économie occidentale sur ses rails et avaient été une période de progrès scientifiques et technologiques majeurs, que le syndicalisme avait élargi les droits des travailleurs. Si bien qu'à la différence de leurs parents, dans bien des cas, plusieurs d'entre eux pouvaient étudier et, du fait même, envisager un travail à leur convenance par la suite. Pas tous, bien sûr, mais beaucoup plus que dans le passé. Et ils ne voyaient pas pourquoi ces nouvelles conditions ne devraient pas être étendues à tous les jeunes. Il y avait assez de richesses, croyaient-ils naïvement, pour que tout le monde puisse en profiter. Ils ne savaient pas, pas encore, qu'en régime capitaliste l'accroissement de la richesse a très peu à voir, sinon rien du tout, avec l'extension et l'équité de son partage.

Partout dans le monde, en Afrique, en Asie, en Amérique latine, des peuples opprimés menaient aussi la lutte pour leur émancipation. Mener la lutte pour son émancipation, c'était alors la mener sur tous les fronts, national, social, des droits individuels, des droits des minorités, à tous égards. Si bien que la jeunesse fut bientôt rejointe par d'importantes couches sociales qui partageaient les mêmes rêves, du moins en partie, mais qui ne croyaient plus

tellement à la possibilité de les réaliser sans soumettre l'organisation politique et sociale à des changements importants, sans nécessairement être d'accord avec les moyens que préconisaient les éléments les plus radicaux de la jeunesse.

Vous le savez aussi bien que moi, la jeunesse est radicale (quand on change les choses, on les change de fond en comble) ; la jeunesse est pressée (les discussions politiques «sur les virgules», les rappels historiques à n'en plus finir, c'est bien ennuyant et ça ne mène nulle part) ; la jeunesse est parfois excessive (les élections, c'est un «piège à cons» ; vive l'action, «*do it now!*» ; faisons du bruit, ça va réveiller les vieux!).

C'est ainsi qu'est né le Front de libération du Québec (FLQ), au cœur du tourbillon qui agitait la société québécoise, sa frange active, politiquement engagée — tourbillon né, en fait, dans la mouvance de l'opposition syndicale et intellectuelle au duplessisme et dans le sillage d'un nationalisme toujours latent. Quelques douzaines de Bozo-les-culottes entreprirent donc de faire sauter quelques boîtes aux lettres pour finalement tenter de mettre le feu à la plaine, de créer des «*focos*» (foyers de lutte) à Montréal et ailleurs en province. Il fallait donner du panache au courage, sortir de la torpeur des porteurs d'eau de notre histoire, renouer avec l'action des valeureux patriotes du siècle passé. Une sorte de sous-produit de la Révolution tranquille ou de «dommages collatéraux» !

La Révolution tranquille, en effet, était passée par-là. Ce n'est pas rien, la Révolution tranquille, croyez-moi! En à peine dix ans, dans un tourbillon étourdissant, le Québec a changé de visage. Je crois même qu'il a un peu changé d'âme. Je n'insiste pas, vous avez dû entendre parler de l'assurance-maladie, de la syndicalisation des fonctionnaires, des enseignants, de la création d'une administration publique moderne, de la déconfessionnalisation des institutions et du déclin subit de la pratique religieuse, de la libéralisation des mœurs sexuelles, entre autres; du développement marqué de la scolarisation; de l'apparition de sociétés et d'institutions économiques étatiques et, bientôt, d'entreprises privées importantes. Et pour coiffer le tout, et ce n'est pas peu dire, l'apparition de la fierté d'être francophone en Amérique du Nord, comme apparaissait plus au sud, la fierté d'être noir, d'être Latino, d'être Africain... Le monde se colorait et le Québec avait sa couleur. Le monde entier résistait au «drabe» uniforme de la soldatesque impériale. On ne vous lançait plus un «*don't you speak white!*» dans les restaurants de la Catherine Ouest — elle n'était pas plus «sainte» à l'époque qu'aujourd'hui — ou du boulevard Décarie.

On ne laisserait pas la révolution entre les mains des bourgeois et de leur État. Un mouvement contestataire prenait forme. «Le joul, expression de

